

## ON S'ABONNE,

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

# L'ÉPINGLE



## Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

### Correspondance littéraire du Papillon et de l'Épingle

DE LA MÊME AU MÊME.

Ah! mon pauvre ami Roussillac, vous me faites de la peine, parole d'honneur; seriez-vous malade?... vous avez fait des vers! ah! c'est mauvais, très-mauvais, et par le temps qui court, la contagion est si facile, que vous nous exposez à une épidémie d'hémistiches. Tant que vous n'avez prodigué que de l'esprit en prose, je n'ai rien dit, cela ne pouvait faire de mal à personne, et c'était trop innocent pour vous coûter de grands efforts d'enfantement; aussi j'ai toujours considéré vos élucubrations prosaïques comme des évacuations anodines d'un cerveau mal assis; mais vous faites des vers... Je n'y suis plus, et j'ai peur, franchement j'ai peur pour vous, pour moi et pour ce pauvre public, qui jusqu'à présent vous a jugé doux comme miel, un véritable agneau, quoi!....

Mais aujourd'hui du fouet de la satire  
Roussillac nous frappe sans rire,  
Et taillant sa plume à l'envers,  
Rimaillant par métempsychose  
Il fait revivre dans sa prose,  
Du vieux Boileau les anciens vers.  
Voyez-le, d'une main habile,  
Tournant ses féconds robinets,

Inonder la scène et la ville  
Des plus gracieux quolibets :  
Pour lui tout change en la nature  
De nom, d'état et de figure.

Qui ne connaît Galois, bénin paraphraseur?...  
Notre acide aristarque en fait un confiseur.  
Léon, non pas Boitel, mais Léon du théâtre,  
Qui marche comme deux et danse comme quatre,  
Cet enragé de Llac en veut à ses ballets, ...  
Que ne s'en prend-il donc plutôt à ses mollets!  
Mais il n'est rien pour lui de sacré sur la terre,  
Il ne s'adoucit pas même pour un confrère,  
Et du féal Jo. Bard les vers illuminés  
Sur le gril sans pitié, Llac les a retournés.  
Plus loin par un nota, signalant *la Revue*  
*De Lyon*.... ou d'ailleurs, innocente bévue,  
Il dévoile Payan comme le directeur!....  
Trahir cet anonyme! oh! perfide noirceur!  
Il n'est pas jusqu'à moi, dont il connaît la bile  
Qu'il ne compare.... A qui? À ce malin Derville  
Dont le trait acéré déchire à belles dents  
Ministres, députés et puis tant d'autres gens  
Que je respecte fort.... peu jaloux', je l'assure,  
Du grimaçant destin de la caricature.

Mais je reviens à votre article sans les vers, c'est-à-dire à la prose de votre article; vous êtes comme toujours, délicieux, prodigieux, ma foi; et j'ai l'humiliation d'avouer que pour ce qui regarde *le Journal du Commerce* et ses réflexions à notre sujet, je suis dans la plus complète ignorance; j'ai le malheur de ne pouvoir jamais lire le

*Journal du Commerce*, c'est une privation que m'imposent la délicatesse de mes nerfs et la sensibilité de mon odorat, cependant pour vous répondre *ad rem*, je m'étais décidé à violer mon régime homœopathique; mais voyez la fatalité; cette utile feuille est tellement appréciée et recherchée, que c'est en vain que je l'ai demandée au poids de l'or; la consommation des magasins d'épicerie et autres lieux, l'avait entièrement absorbée: je suis donc obligé de m'en rapporter à votre opinion sur l'atticisme et le bon goût de l'article en question, ce que je fais de grand cœur, vous proposant comme pour notre sou de la *Revue dite de Lyon*, d'insérer chacun une annonce, afin de procurer au *Journal du Commerce* un maître de langue française, d'orthographe et de civilité puerile et honnête.

Je laisse de côté l'explication que vous me demandez sur la queue de votre nom, comme aussi le calembourg sur M. F.-Z. C. Ce sont des charges de carnaval qu'on ne traduit plus en carême. Mais à mon tour je vous demanderai pourquoi je ne reçois jamais votre *Insecte* que le lundi et le vendredi; est-ce une coquetterie de votre premier collaborateur Léon? ou bien une négligence de votre second collaborateur, le Porteur?... Je ne leur fais point mes compliments.... Adieu.

A. F.

## Le Verre d'eau.

CHRONIQUE LYONNAISE. (suite et fin.)

La jalousie est pour le moins aussi ingénieuse que l'amour; Rafil était jaloux par nature, il tenait d'autant plus à sa femme qu'il se connaissait moins digne de la posséder; pendant quelques jours, son intérêt et son amour-propre lui dérobèrent le véritable but des assiduités du comte Sébastien; mais deux regards échangés au moment où il rentrait d'une course longue et sans résultat, firent luire dans son cœur un doute que sa jalousie transforma en désespérante réalité. Rafil n'avait point cette délicatesse de sentiment qui rend la jalousie intéressante; il ne comprit pas ce qu'il devait faire pour arracher sa femme à une séduction qui pouvait la perdre et le déshonorer; il ne ressentit qu'un immense désir de vengeance, et pour en préparer plus facilement l'occasion, il feignit une tranquillité bien loin de son âme.

Or, le jour où le Dauphin jouait à la paume avec le chevalier d'Inteville et au moment où celui-ci venait au domicile du barbier y chercher le comte Sébastien, Rafil, l'œil en feu et tremblant de fureur, s'empare de sa main et l'entraîne, en criant: venez Monsieur le chevalier, venez pour témoigner de l'infamie de ma femme, de la déloyauté du comte!... et poussant avec violence la porte de la chambre de Zerlida, il reste stupéfait en la voyant seule, mais trahissant par une émotion qu'elle ne pouvait surmonter, tout le péril qu'elle avait couru.

Sébastien était sorti par la fenêtre; et lorsque Rafil et le chevalier furent au jeu de paume, ils le trouvèrent offrant au jeune prince un verre d'eau fraîche, que le duc altéré et couvert de sueur but avidement d'un seul trait.

Hé! mon cher Rafil, quelle vision vous est venue en tête, dit en riant le chevalier d'Inteville, vous pensiez votre femme en compagnie du comte, mais à grand tort vraiment, vous le voyez! — Cela est possible, seigneur des Chenêts, cependant je doute fort que le comte de Montfroc puisse indiquer le lieu où il se trouvait depuis une heure... — Que celui qui se croit le droit de m'interroger me pose sa question; voilà pour lui répondre, dit fièrement Sébastien en portant la main sur sa dague. Rafil recula de trois pas, comme ces chiens hargneux qui ne crient que de loin; mais son œil irrité, roulant sous sa large paupière, lançait des éclairs de fureur et de vengeance. — Vive Dieu! l'échanson va promptement en besogne à ce qu'il paraît, murmura le chevalier à l'oreille de Rafil: et le barbier sait attendre, répondit celui-ci, le moment de la saignée n'est pas encore venu.

Un cortège nombreux de seigneurs et de varlets, suivis de piqueurs menant chevaux en bride, venait de s'arrêter à l'entrée du jeu de paume; c'étaient les équipages du jeune prince que le roi son père attendait le soir même à Tournon; mais une indisposition subite survenue à François, semblait devoir retarder son départ. Ses serviteurs et les courtisans alarmés ou feignant de l'être, s'empressaient autour de lui; Rafil, que ses grades en chirurgie rendaient recommandable en ce moment, fut appelé à défaut de médecin; éternouillé de cette distinction toute fortuite, il se fit faire place avec un air d'importance qui le rendait encore plus ridicule. — Voyons, maître Rafil, administre-moi quelque drogue ou liniment qui me rétablisse incontinent; il me tarde de rejoindre au plus tôt le roi mon père.... laisse mon poignet, savant barbier, ce sont mes entrailles endolories qu'il faut soulager. — Monseigneur, dit gravement Rafil, point ne peux aller si vite à mon gré et au vôtre. — Mon fidèle échanson, va me quérir une boisson édulcorante, mon corps brûle au dedans. Et le comte Sébastien allait s'empresser de courir chez Zerlida; mais la jalousie du barbier réveillée par l'ordre du prince lui suggéra une horrible vengeance. — Arrêtez, seigneur comte, échanson dévoué, laissez à des mains plus fidèles le soin d'étancher la soif de votre maître; messeigneurs, dit-il avec force, le duc François, dauphin de Vienne, fils de notre roi est empoisonné! et voici le coupable, le comte Montécuculli, cet émissaire et agent secret de l'Italie, l'ennemie vaincue, mais toujours rivale de notre France! — Misérable! s'écria Sébastien, retracte tes affreuses paroles, ou je les fais rentrer dans ta gorge avec la lame de ma dague. — Moins de vergogne, beau comte; à ma science cèdent la force et l'audace; voyez! Messeigneurs, le duc pâlit et se tord sous la douleur.... J'en appelle à justice!

En effet, le prince, à demi couché sur un siège long, paraissait en proie aux plus vives souffrances; les officiers et les courtisans frappés de stupeur et naturellement disposés à se tourner contre le favori étranger qui faisait obstacle à leur ambition, crièrent haro sur Montécuculli qui fut remis aux mains du grand prévôt. — Hé! quoi prince, s'écriait-il, souffrirez-vous qu'on vous enlève votre plus fidèle serviteur, sur l'accusation invraisemblable d'un misérable barbier? — Trêve de vitupérations, beau comte, et répondez à une seule question: Où étiez-vous pendant que le prince jouait à la paume, sinon au laboratoire maudit où vous prépariez la boisson diabolique? dites, où étiez-vous?... il ne dit mot, Messeigneurs! il est coupable! — Allons, maître barbier, murmura le jeune duc d'une voix faible, n'accuse pas mon bon Sébastien, je ne suis pas empoisonné... ce n'est rien... mais voici la bonne Zerlida qui agit tandis que tu parles, elle apporte ma guérison. En effet, Zerlida arrivait tenant à la main une tasse remplie d'une potion qu'elle avait préparée à la hâte; en la présentant au malade, ses yeux étaient fixés sur ceux du comte, qui semblait la deviner et lui répondre en posant un doigt sur sa bouche et une main sur son cœur.

Le prince se trouvant mieux, voulut absolument partir, il croyait emmener Sébastien avec lui, mais Rafil avait si bien fait valoir auprès des courtisans et du grand prévôt le silence obstiné du comte sur sa question si simple, qu'il avait été décidé que Sébastien resterait prisonnier jusqu'au parfait rétablissement du Dauphin. Sébastien dut se résigner, et lorsqu'en forme d'adieu il baisa la main de François, celui-ci lui dit: « Patience, mon loyal échanson, dans trois jours tout sera fini, et tu me viendras rejoindre. » En effet, trois jours après tout était fini;... le jeune prince était mort, non du poison, mais d'une pleurésie causée par le verre d'eau fraîche qu'il avait bue, alors qu'il était accablé de chaleur. L'ignorance des médecins, et peut-être plus encore l'influence de la jalouse haine de Rafil, firent attribuer au sublimé d'arsenic la mort du fils aîné de François I<sup>er</sup>.

Montécuculli, brisé par les douleurs de la torture, avoua un crime imaginaire plutôt que de trahir le secret de son amour et la confiance de Zerlida, morte de désespoir trois jours avant l'exécution de Sébastien, arrivée le 7 octobre 1536, « au lieu de la Grenette, » son corps tiré et démembré à quatre chevaux, et après, « les quatre quartiers de son corps pendus aux quatre « portes de la ville de Lyon, et la tête fichée au bout d'une « lance qui fut posée sur le pont du Rhosne. » (*Mémoires de Villcroi.*) Le roi François I<sup>er</sup> et toute sa cour, avec un grand nombre de seigneurs venus exprès à Lyon, assistèrent à l'exécution de l'infortuné Montécuculli, dont l'heureuse existence et le brillant avenir furent renversés par un verre d'eau... Oh! Fortune!

A. S.

## DÉSÉSPAIR.

J'ai senti sur mon front s'agiter le délire;  
Un infernal génie, oh! bien affreux à voir,  
M'a serré dans ses bras, m'a glacé de son rire,  
C'était le désespoir!...

Désespoir! nom maudit, par l'enfer inventé;  
Cri des damnés, effroyable torture,  
Toi que Satan dans sa poitrine impure  
Aurait dû retenir! A la faible nature,  
A nous pauvres mortels, pourquoi t'a-t-il jeté?...

C'est que tu pesais trop sur son cœur de démon!  
C'est qu'il était jaloux de signaler aux hommes  
Ton horrible pouvoir... Quand il nous dit ton nom,  
Nos yeux étaient voilés, insensés que nous sommes!..  
Il te plaça partout et la nuit et le jour,  
Dans un regard de femme,  
Dans un soupir de l'âme,  
Dans un rêve d'amour....

L'amour!... ah ce mot seul a fait frémir mon être!..  
Il a tant de souffrance! il a tant de bonheur!..  
A son divin aspect, oui, j'ai vu disparaître  
Mon manteau de douleur...

Et puis j'ai ceint sa guirlande de rose:  
Viens, m'a-t-il dit, que sur mon cœur repose,  
Ton front jeune et brûlant!..  
Et moi comme un enfant  
Qui répond à sa mère,

Je courus près de lui... Séduisante chimère,  
Tu fascinas mon âme! oh! je fus trop heureux!..  
Mais un nuage obscur a passé sur les cieux...  
Le charme s'est brisé: son image énivrante  
A fui bien loin de moi, comme une ombre tremblante.  
Mon Dieu! que t'ai-je fait pour ainsi m'accabler?  
Mon cœur n'a-t-il pas dit une sainte prière?...  
Oh! j'étais sous le poids de ta juste colère,  
Quand j'entendis ces mots: Je ne puis vous aimer!...

Désespoir! c'est vers toi que volent mes soupirs...  
A toi je m'abandonne... éteins ces souvenirs...  
Dont le feu me dévore... oh! jette sur ma vie  
Ton regard de néant!...

Si tu m'aimes, mon Dieu? fais donc que je l'oublie,  
Ne fusse qu'un instant!...

ALPH.

## FOYER DU GRAND-THÉÂTRE.

La matinée musicale de M. Cherblanc avait attiré une nombreuse et brillante société; il y avait bien quelques figures portant la trace des fatigans plaisirs de la veille; mais on avait bravé la douleur pour venir entendre nos deux Prima Dona, M<sup>mes</sup> Déran-court et Vadé-Bibre; elles ont admirablement chanté ensemble le duo de la *Pie Volcuse* de Rossini; et puis chacune à part, M<sup>me</sup> Vadé-Bibre, une romance bien expressive de *Crescentini*; M<sup>me</sup> Déran-court, un grand air de l'*Italiana in Algeri*.

M. G. Blès a fait le plus grand plaisir dans son air de *l'Exilé*, de Donzetti.

La partie instrumentale de cette réunion musicale, dirigée par M. Baumann, a produit beaucoup d'effet dans son ensemble; quant aux détails, on a reconnu à M. Cherblanc une précision et une agilité qui témoignent du talent vrai de ce jeune artiste, dans *l'Adagio* et *Polonaise* de M. Habeneck aîné, il a fait assaut de grace et d'expression avec son camarade Georges Hainl, et chacun sait avec quelle suavité M. Georges fait parler son violoncelle.

M<sup>lle</sup> Seguy, qui tenait le piano dans les accompagnemens, a exécuté avec une grande facilité et beaucoup de talent des variations très-difficueusement variées, de Henry Hertz. Cette jeune personne nous a semblé parfaitement comprendre l'esprit des compositions de ce maître. M<sup>lle</sup> Seguy doit être recherchée comme professeur, il y a chez elle de la méthode et de l'attention, qualités essentielles pour bien démontrer.

## Chronique théâtrale.

Dimanche, le Grand-Théâtre nous a donné *Lestocq*, qu'une grande partie des promeneurs de Saint-Fond, sont venus voir comme objet de comparaison; on avait vu Lestocq dans la rue, on voulait l'entendre au théâtre, et l'on y a gagné: en effet, cet opéra est celui qui se joue régulièrement mieux que tout autre; on dirait que cette musique vive et brillante assure les artistes contre les enrouemens de l'humide saison et les fatigues des fêtes du carnaval.

La *Passion secrète* avait commencé le spectacle, cette comédie, toujours bien jouée, n'est comprise que dans les détails piquans qu'elle offre souvent au préjudice de la vraisemblance; quant à la moralité réformatrice ou corrective, elle reste incomprise et sans effet. M<sup>me</sup> Adolphe nous quitte, c'est dommage, elle est si bonne et si jolie actrice.

Le même soir on donnait au Gymnase *la Tour de Stockholm*, drame du terroir, déjà représenté avec succès, et dont la reprise a été accueillie très-favorablement; cette pièce reproduit avec une remarquable énergie la physiologie de la Suède sous la domination des Primats; le portrait de Gustave Wasa est tracé fidèlement, ce rôle fait honneur à Adam Danguin dans celui du Primat archevêque, a prouvé que le vaudeville qui l'envahit depuis quelque temps, ne lui a point fait oublier les bonnes traditions dramatiques. Nous aimons beaucoup Jules dans le rôle du vieux sergent, il a été applaudi, et souvent. M<sup>me</sup> Danguin a très-bien reproduit le personnage de Léonie; il faut du dévouement pour jouer ce rôle, le moins heureux de l'ouvrage. Auguste a rempli avec intelligence sa double tâche de chef de brigands et de prieur de couvent. Somme toute, le public a été content et nous aussi.

Lundi au Grand-Théâtre, la *Tour de Nesle*. C'est très-bien au directeur de l'avoir donnée en attendant Bocage; Valmore joue le rôle de Buridan avec un talent qui est tout à lui sans imitation, avec conscience; selon nous, entre lui et Bocage, dans ce rôle, c'est une affaire de goût. M<sup>me</sup> Valery est bien vraie, elle a été belle, sublime sous les traits de Marguerite de Bourgogne. *Gauthier d'Aulnay* a été représenté avec sentiment et chaleur par Vadé-Bibre.

Mardi, *la Fiancée*, sous les traits de M<sup>me</sup> Chambéry est venue nous faire regretter de l'avoir entendue si rarement, et d'avoir encore bienpeu de temps à l'entendre; M<sup>me</sup> Chambéry est charmante, sa voix, quoique peu étendue, est agréable et juste, elle arrive bien à l'oreille; nous désirons que M. Provence puisse remplacer dignement cette aimable actrice.

Au Gymnase on a revu Prudent avec M<sup>me</sup> Herdiska dans le *Père et la Fille*. Tout le monde trouve que le papa est par trop sensible, physiquement parlant; c'est un véritable cataclisme de larmes, au milieu desquelles se noie quelquefois le talent de M. Prudent; car cet acteur a du talent, mais en fait de sensibilité, il le force tant qu'il en fait la grimace; il faut certainement que M<sup>me</sup> Herdiska ait tout son habileté pour se sauver de là sans pleurnicher de concert avec son père si tendre. — *Les Duels ou la Famille Darcourt*, gai vaudeville, est venu sécher tous les pleurs; Rousseau s'y montre excellent comédien; Barqui est d'un sérieux comique très-amusant, et Henry, se pose en substitut du procureur du roi, d'une manière très-digne, surtout quand il donne sa démission.

## Bénéfice de M<sup>me</sup> Dérancourt.

Mardi prochain le Grand-Théâtre sera riche de nouveautés choisies par M<sup>me</sup> Dérancourt. Un drame en trois actes ayant pour titre, *Hector de Saveuse ou une Nuit à Chartres en 1417*, nous promet d'intéressans et dramatiques tableaux du moyen âge; *la Prison d'Édimbourg*, musique de Carafa; et *l'Île de Robinson*, ballet: voilà de quoi faire courir tout Lyon, il est impossible de réunir plus de moyens d'appeler la foule, que le nom seul de la bénéficiaire, suffirait pour attirer.

## AVIS.

Les personnes qui désireraient se faire écraser par une voiture, ou se rompre les jambes en culbutant dans les tranchées ouvertes, n'ont qu'à passer dans la rue des Capucins aussitôt la nuit venue; l'autorité locale a pris les plus soigneuses précautions d'y multiplier les moyens d'accidens; de rares reverbères à demi allumés, des pavés entassés çà et là, et des trous comme contrastes; rien n'a été négligé pour que la circulation soit le plus dangereuse possible; il ne manque là que les piqueurs.